

NouvelObs

Les grands entretiens de Jean Daniel : Umberto Eco

Jean Daniel aimait plus que tout dialoguer, débattre avec des personnages emblématiques de son époque. En hommage à son fondateur, « l'Obs » republie ici son entretien avec [Umberto Eco](#)..

ARCHIVES. A l'heure de Maastricht, qu'est-ce que l'Europe ? En novembre 1992, Jean Daniel évoque avec le grand écrivain et philosophe italien Umberto Eco les spécificités du plus urbain des continents et son devenir face à une inéluctable planétarisation.

Par Max Armanet

Publié le 26 février 2020



Umberto Eco et Jean Daniel. ATTILA KISBENEDEK / AFP - BALTEL / SIPA

Jean Daniel. Partagez-vous mon impression sur le référendum français à propos du traité de Maastricht ? Je suis en principe prévenu contre le référendum car, plus disciple de Montesquieu que de Rousseau, je me méfie de la « volonté générale ». La multitude va dans le sens de ses appétits et de ses intérêts. Ce sont les représentants qui peuvent avoir le souci du bien public. Cependant, la médiatisation considérable du débat sur l'Europe a donné lieu à un nombre impressionnant d'échanges de qualité, échanges d'un niveau culturel d'ordinaire réservé au petit nombre. Probablement parce que derrière la question se profilait une grande interrogation sur l'identité collective. Les gens ne savent plus qui ils sont.

Umberto Eco. Incontestablement, la médiatisation avec tous ses défauts nous a fait vivre un moment historique de renouveau. J'ajouterai cependant que l'identité nationale n'est ni un produit des médias ni un produit de l'information, mais bien un produit de l'histoire. Certains peuples ont une identité séculaire, il en est d'autres pour qui le phénomène est nouveau. Si l'identité linguistique est toujours une donnée indubitable, en revanche l'identité politique peut s'affaiblir. En fait, l'identité est un phénomène variable selon les pays, et même selon les couches sociales. Dès le XIX^e, en Italie, les hommes de lettres avaient une identité italienne que le paysan du Sud n'avait pas. Je partage tout à fait l'opinion de mon ami le linguiste Tullio De Mauro pour qui la langue italienne (comme langue vraiment nationale) est fille de la télévision.

Après la bataille de San Martino-Solferino, quand le roi Emmanuel II a lancé à ses officiers : « *Messieurs, aujourd'hui nous avons donné aux Autrichiens une belle raclée* », il l'a fait en français, parce qu'il parlait français avec sa cour et dialecte avec ses soldats. Lors de la Première Guerre mondiale, des fusillades ont éclaté entre deux troupes italiennes persuadées d'avoir affaire à des étrangers. Grâce à la télévision, cette langue nationale qui n'existait que dans l'activité des hommes cultivés et dans leurs rêves est devenue la langue standard du nord au sud. Le sentiment de l'identité nationale s'en est trouvé accru. Mais l'identité n'a rien à voir avec l'indépendance, la culture italienne existait alors que le pays n'était pas indépendant. Paradoxalement, on peut concevoir une fédération ou même une armée européenne unifiée au sein de laquelle différentes identités nationales cohabiteraient. L'identité ne s'efface pas comme de la craie...

J. D. Mais la langue n'est-elle pas le premier obstacle à la construction de l'Europe ? Je suis impressionné par l'évolution du mythe de Babel. Je sais bien qu'une thèse prévaut aujourd'hui selon laquelle ce mythe a été inventé pour expliquer la diversité des langues. Tout de même, on ne peut oublier qu'à l'origine la tour de Babel a été édifée comme un défi de l'humanité au ciel, d'où le nom de « bab », qui veut dire porte, et « el » qui signifie ciel. Ce défi prométhéen traduisait la volonté de créer une ville dont le sommet fût constitué par une tour qui se perdait dans les cieux. Les bâtisseurs affirmaient leur puissance en imposant un seul langage utilisant les mêmes mots, et cela se passait en Babylonie, dans une période que la Bible situe entre le Déluge et la généalogie d'Abraham. C'est pour châtier cette prétention que Dieu a voulu semer la confusion en brouillant le langage unique. Les exégètes rappellent

que le mot « babel » pourrait aussi être tiré du terme hébreu « bâlal », qui veut dire à la fois confondre et embrouiller. La capitale est aussitôt transformée en métropole de la confusion. Alors je me pose la question : comment faire cette Europe multilingue, en dépit de la présence dans l'inconscient collectif du mythe de Babel ?

U. E. Sans doute, mais le mythe de Babel n'a été vraiment ressenti comme une malédiction que beaucoup plus tard, à partir du VII^e ou du VIII^e siècle, c'est-à-dire avec la naissance linguistique de l'Europe. Tous les pères de l'Eglise grecque et de l'Eglise latine ont abondamment discuté de la confusion de langues, mais ils n'en souffraient pas parce qu'ils disposaient d'un langage officiel universel, le grec ou le latin. Les actes fondateurs des réalités politiques européennes, comme les Serments de Strasbourg ou la Carta Capuana, reposent sur les langues locales. C'est à partir de ce moment que l'Europe commence à rêver d'une langue parfaite, et essaye de surmonter la malédiction. Mais au XVIII^e siècle l'abbé Pluche suggérait que, dès l'époque de Noé, des différences linguistiques se sont manifestées et elles ont été les premiers ferments de l'identité. A cause des différences de langue, les gens se sont rattachés à un village, à une patrie. Donc la différence commence à être ressentie comme un élément d'identification nationale.

A la fin du XVIII^e, Degerando, par exemple, critique le rêve de la langue universelle, tout en étant favorable à l'apprentissage des langues. Il constate que ses contemporains ne reconnaissent pas l'utilité du polyglottisme, sauf, par nécessité, les gens du nord de l'Europe. Il reproche à ses concitoyens français l'opinion qu'il est inutile d'apprendre une langue étrangère. C'est au XVIII^e siècle qu'on commence à parler du « génie » des langues, et plus tard Humboldt dira que comprendre une langue différente, c'est enrichir sa propre langue. Dès lors, la diversité des langues commence à être perçue comme un élément positif.

J. D. Sans doute, mais si elle est un élément positif, en tant que vecteur de compréhension de l'autre, cette pluralité est à mes yeux aussi négative dans la mesure où elle enracine les divisions...

U. E. Il arrive en effet qu'elle provoque des conflits. Mais enfin, la guerre de Sécession américaine a opposé des gens qui parlaient tous la même langue, sans parler de la guerre civile espagnole. L'unité linguistique n'est pas nécessairement une garantie de paix.

J. D. Ce qui ne veut pas dire que la division linguistique de l'Europe soit un facteur d'unité !

U. E. Dans le cadre d'une Europe unie, peut-être faudra-t-il avoir une langue véhiculaire, c'est-à-dire une langue comme le latin du Moyen Age. Il peut s'agir d'une langue naturelle, comme l'anglais, ou bien d'une langue artificielle, comme l'espéranto. Mais une langue véhiculaire n'a pas vocation à devenir la langue naturelle de l'Europe. Elle doit être employée dans certaines circonstances comme, par exemple, aujourd'hui l'anglais dans les aéroports ou ailleurs.

J. D. Si l'anglais devenait cette langue véhiculaire, l'Europe s'exposerait-elle au risque de subir la domination d'une langue s'identifiant à un autre continent ?

U. E. Je ne me prononce pas sur la langue véhiculaire qui vaincra. Je dis simplement qu'il en faut une. L'histoire a montré qu'il est très difficile d'imposer une langue véhiculaire. Une langue s'impose par des raisons économiques ou politiques et non par des volontés individuelles. Mais l'important réside dans la nécessité pour l'Europe de devenir polyglotte. Cela ne signifie pas que chacun d'entre nous devra parler couramment trois ou quatre langues. Je souligne simplement que, déjà, grâce au bilinguisme, il se développe une « ouverture à la multiplicité linguistique ». Mes fils sont bilingues, italien et allemand, et après trois jours de présence en France, ils s'exprimaient en français. Ils sont ouverts à la variété. J'en conclus que la seule façon de pactiser avec le multilinguisme est un polyglottisme partiel. Ou bien les Européens sont capables d'atteindre cet objectif ou bien on balkanise le continent. La chute du mur de Berlin a renforcé cette alternative. Il y a vingt ans, en Europe, on parlait tout au plus dix langues. Depuis l'effondrement du communisme, on en compte trente-cinq. Une fédération européenne peut constituer le pivot idéal pour cette multiplicité.



« La Tour de Babel », de Lucas Van Valckenborgh (1535-1597). (WIKIMEDIA COMMONS)

J. D. L'Europe est née de ses villes, lieu capital des périodes de renaissance. Récemment encore les révolutions de l'Est ont été urbaines. Dans ce cas, étant donné la radicale transformation de ces villes, il nous faut imaginer un destin pour l'Europe ?

U. E. Avant tout je crois que l'Europe doit assumer la conscience que la ville est un produit asiatique et européen. L'Europe, avant de naître comme une juxtaposition d'Etats nationaux,

était une série de grandes villes marchandes italiennes, allemandes, flamandes... ce que Braudel appelait les « Etats-villes ». Florence au temps de Dante était un Etat. La France ne fait pas exception. Paris existait alors même que la France ne couvrait qu'un cinquième de l'Hexagone actuel. La France comme Etat était une quantité négligeable, mais la ville existait, Paris existait. L'Europe naît autour du concept de ville. Vous vous souvenez peut-être de cette très belle histoire de Borges, un barbare envahit l'Italie et se trouve tout à coup aux portes d'une ville. Il voit le clocher d'une église, les toits, les murailles. Il trouve cela tellement miraculeux qu'il tombe à genoux et devient esclave des Romains. Si vous êtes capable d'inventer un tel objet, vous êtes le maître.

Qu'est-ce qu'on entend par ville ? Un tissu urbain continu. Paris est une ville, parce qu'on peut la traverser sans trouver des espaces vides. On part de Clignancourt le matin et on arrive en se baladant le soir à Montrouge. Traverser Alessandria, ma ville, demande une petite heure mais la différence est purement quantitative. La ville américaine est d'une autre nature. Elle a été bâtie le long de la route vers l'Ouest. Une rue centrale avec un saloon. Aujourd'hui, c'est un petit centre, avec un supermarché, quelques cinémas, que l'on relie à un autre petit centre en utilisant une voiture, après c'est fini... Los Angeles n'est pas une ville, c'est un territoire, un réseau de centres mineurs. En Amérique, comptent tout au plus quatre villes au sens européen : New York, Boston, San Francisco et pour des raisons historiques New Orleans. C'est la raison pour laquelle on ne peut pas faire de révolution en Amérique. Il n'y a pas de ville où la faire. On ne fait pas la Commune à la campagne.

J. D. Si je vous entends bien, c'est la continuité de ce tissu dans l'espace et dans le temps qui a créé une civilisation particulière, qu'on peut appeler européenne ? N'est-ce pas réducteur ?

U. E. Mais non ! C'est la raison pour laquelle je me sens un Italien à Londres alors même qu'à New York, qui est une ville italienne et juive, qui par hasard se trouve de l'autre côté de l'Atlantique, je me sens européen. Je me rends compte, à côté de mes collègues d'université, que je râle comme un Européen, et que j'ai la même conception de la vie, de l'amitié. Ce lien entre deux personnes, Montaigne et La Boétie, peut naître au sein d'un village ou en ville. Je suis sûr qu'on n'a pas aux Etats-Unis cette notion de l'amitié, parce que là-bas, on vit et on se déplace à l'échelle d'un continent : on passe trois ans chez IBM à Saint-Louis, ensuite on décide d'aller travailler à l'Aéroport de San Francisco.

En fin de compte la distance finit par couper tous les rapports. En revanche, tous les deux ou trois mois je retrouve le copain d'école de mes dix ans. La conception même de la ville permet cette continuité. En Amérique, mon ami aurait déménagé... sans d'ailleurs en avoir vraiment l'impression, car il se retrouverait toujours avec le même type de maison, le même type de services. Ici, si brutalement vous êtes obligé d'aller habiter Poitiers, vous commencez à vous sentir un peu étranger. Cette façon de penser n'est pas seulement architectonique. Une ville, c'est aussi un rapport avec le passé. Vous vous promenez dans Paris, vous vous heurtez à l'histoire, cela n'arrive pas dans une ville asiatique parce qu'il y a seulement le

« passé-passé », et après la modernité. Vous n'avez pas non plus ce rapport au passé dans une ville américaine.

J. D. Ce qui nous conduirait à penser que la cité grecque est le modèle de la ville idéale...

U. E. Oui, vous lisez dans Aristophane la description de la ville, du Pirée. Le philosophe allait discuter « sur la place », espace ouvert dans un monde clos, la ville ceinte de remparts. Impensable outre-Atlantique. Vous ne pouvez pas construire un mur autour d'une ville américaine, parce que vous ne savez jamais quand elle finit. On rencontre ainsi ce que les Américains appellent des *twin cities*, comme Minneapolis-Saint-Paul. Sur la côte de la Floride vous ne distinguez plus Miami de Fort Lauderdale. Vous ne savez ni où l'une finit ni où l'autre commence.

J. D. Vous pensez à une continuité de cette civilisation des villes ?

U. E. Encore une fois je ne suis pas prophète. En Europe, dans la littérature, certains endroits étaient considérés, il y a mille ans, comme des petits villages. Ils font maintenant partie d'une grande ville. Je me souviens, dans les romans-feuilletons du XIX^e, on partait à Passy retrouver une maîtresse... Mais c'est sans doute de la science-fiction d'imaginer qu'un jour Paris atteigne Dijon. Je ne crois pas que ce soit la tendance normale des villes européennes. Il y a des limites historiques, elles ne peuvent pas déborder. C'est possible à Mexico City, parce que vous êtes sur un haut-plateau de 2 000 mètres sans rien pour arrêter la progression urbaine. Mais Paris ne peut ni absorber ni détruire toujours plus ses environs parce qu'il se heurte à d'autres identités.

J. D. Apercevez-vous l'émergence de pôles de civilisation, de rayonnement ? Peut-on imaginer une nouvelle Rome ?

U. E. On ne retrouvera plus de polarisation aussi forte que par le passé, sans doute en raison de la vitesse des déplacements et des nouveaux moyens de communication. Je ne crois pas qu'on puisse avoir en Europe ce qu'on appelle des *corporation's cities*. Detroit est une ville automobile. Un grand pourcentage de Turinois travaille à la Fiat, mais on ne peut pas dire que Turin soit une ville automobile. Turin a sa propre histoire, avec d'autres pôles culturels, des maisons d'édition... Je n' imagine pas une nouvelle Rome car cela suppose un empire. Or, l'histoire récente va dans le sens du morcellement des grands empires... le dernier est tombé récemment.

J. D. Le fait nouveau de cette fin de siècle est la planétarisation, le mondialisme. Nous assistons parallèlement à un regroupement européen, à cause de l'histoire, à cause des villes, à cause de tout ce que vous venez de dire. On peut se demander si cette tendance se traduira par un nivellement par le haut ou par le bas...

U. E. Ni l'un ni l'autre. Evidemment les effets de la planétarisation sont parfois incroyables. A Paris, le bidet est en train de disparaître. Cette gloire de la civilisation française, dont l'absence dans leur salle de bains nous faisait considérer les Américains, les Allemands, les

Anglais comme des sauvages... Cela révèle la mise en place d'un nouveau standard international. Il y a des phénomènes de planétarisation qui ne sont pas le McDonald's, pas le Disneyland. J'ai vu des intellectuels qui s'arrachaient les cheveux à cause du Disneyland français. C'est un Luna Park comme tous les Luna Park, un endroit où on va pour s'amuser, sinon on n'y va pas. Disneyland me préoccupe moins que le bidet... symbole parmi d'autres d'une façon de vivre, en train de disparaître.

J. D. Si bien que, dans un certain sens, vous avez un optimisme européen mitigé ?

U. E. En ce moment, je ne suis pas historiquement optimiste. J'ai peur pour l'Europe et pour la planète. Je ne pense pas vivre dans le « meilleur des mondes ». Beaucoup de choses me préoccupent. A commencer par la pollution. Hier, boulevard Sébastopol, j'ai dû me réfugier dans une ruelle, j'étais en train de m'asphyxier. Nous sommes à un carrefour. Ou bien nous retournons en 1914, avec des Etats-nations dressés les uns contre les autres. Ou bien nous construisons une Europe capable de pactiser avec le multilinguisme. Pour en revenir aux villes, la structure d'un continent fait de villes doit rester l'élément, le lien, et la garantie de la différence. Le problème n'est pas de faire de Madrid l'égale de Paris, mais de permettre aux Parisiens d'aller à Madrid, et vice versa. L'Europe sera une Europe de voyageurs ou ne sera pas. Elle l'est déjà mais pas assez et parfois mal.

J. D. Vous expliquez cela par le cosmopolitisme ?

U.E. Certainement. Les villes vivent de plus en plus de la circulation des étrangers. Autrefois, seule une minorité venait déranger la vie normale. Désormais les étrangers constituent une partie non négligeable de la population. Il y a seulement vingt ans, trouver un journal italien, même dans le quartier latin, n'était pas simple. Maintenant n'importe quel kiosque offre tous les journaux étrangers, preuve que le commerçant y trouve son intérêt. Ces symptômes sont très petits mais révélateurs.

J. D. Il reste que cette continuité historique, cette référence au passé, cette structure urbaine, tout ce qui a fait au fond l'Europe des villes, donc l'Europe, est menacé par l'importance croissante des flux migratoires et par le manque de politique pour les accompagner...

U. E. Dans cinquante ans, l'Europe sera peut-être un continent coloré. Ce n'est pas impossible... On s'obstine à penser encore en termes d'immigration, alors que nous nous trouvons en face d'une migration. Les immigrations sont un problème pour la police, les migrations un problème pour les historiens. N'oublions pas que les flux migratoires ont fait l'Europe. Tandis que toutes les migrations venaient du nord vers le sud, ou de l'est vers l'ouest, nous sommes pour la première fois confrontés à une migration du sud vers le nord dont on ne connaît pas les limites. Dans cinquante ans l'Europe sera peut-être un continent mixte. Tout ce que nous avons dit jusqu'à présent ne changera pas tellement si la migration est lente car l'intégration se fera. L'Arabe qui s'installe à Paris devient un Parisien et non un Berlinois. Les Turcs en Allemagne sont des Allemands. C'est à l'Europe de savoir donner un sentiment général du continent à ces gens qui arrivent.

J. D. Comment pourra-t-elle absorber ces flux migratoires ? Par des valeurs ?...

U. E. Par des usages. Un type qui arrive du Mali ou du Gabon dans une ville européenne rencontre immédiatement un aspect fondamental de notre civilisation : la ville. Madrid, Rome ou Paris, peu importe. Pourtant la ville ne résoudra pas tous les problèmes de la migration... Réfléchissez à l'Italie... Les Italiens étaient convaincus de n'être pas racistes, la conquête de l'Éthiopie n'avait amené à Rome que quelques centaines d'Éthiopiens ou de Somaliens. Il aura suffi que dix mille personnes décident de partir de l'Afrique pour arriver à Milan pour changer la façon de penser des Milanais. Donc, si la migration atteint des proportions inattendues toutes les prévisions deviennent infantiles et naïves, parce que tout peut arriver. Si la migration est raisonnable, on peut garder cette identité européenne, si demain trente millions de personnes arrivent à Paris, alors tout discours s'effondre. Notre-Dame peut devenir un hôtel, ou une mosquée. Un jour mon train est arrivé dans une gare périphérique de Milan. Je suis descendu prendre le métro. Dans ce métro, à onze heures du soir, j'étais le seul homme blanc. Drôle de sensation. Tout à coup, Milan se transformait en New York.

J. D. C'est pourquoi je préconise de manière obsessionnelle, à longueur d'articles, puisque nous allons vers un continent européen coloré, l'affirmation des valeurs européennes. Sans cela l'Europe, ce qu'elle représente, encourt un risque de dislocation.

U. E. Oui, tout à fait, mais pas pour les imposer aux autres, plutôt pour leur offrir des références. Jusqu'à présent l'Europe a su accueillir ces immigrations d'une façon assez harmonieuse. Le résultat est meilleur que dans une Amérique incapable en trois siècles d'intégrer véritablement des Noirs, pourtant nés sur place.

J. D. Si nous comparons les villes américaines avec les villes européennes, il apparaît que ces dernières ont une structure d'intégration supérieure aux villes américaines qui créent beaucoup de ghettos.

U. E. Oui, je pense que le melting-pot américain n'a pas été culturel mais seulement politique et linguistique, bien qu'avec des différences sociolinguistiques par lesquelles on reconnaît un Noir par la prononciation, par le style. Mais enfin, tout le monde parle anglais et regarde la même télévision. Et pourtant l'effet melting-pot ne s'est pas produit. La tolérance et la fusion consistent à respecter une mosaïque de centres. Lorsqu'on se promène à New York, on est dans le quartier coréen, ensuite dans le quartier juif, puis dans le quartier italien, mais ils sont séparés. Tandis qu'à partir de phénomènes migratoires mineurs, les villes européennes ont donné l'impression de savoir mieux absorber. Je ne fais pas d'angélisme capitaliste, mais en termes de civilisation, d'habitudes, il y a eu une intégration. Si l'Europe continue à ce rythme, elle a la possibilité de faire vivre ensemble en une génération des Turcs avec des Allemands. Si on nous l'avait raconté il y a seulement trente ans, cette idée aurait paru folle.

J. D. En France nous avons des armes d'intégration que nous n'avons plus. L'Eglise catholique, la CGT et le PC, l'armée, l'école. C'était des machines intégrationnistes considérables. Tout cela est en train de disparaître.

U. E. Je partage votre opinion et j'ajoute qu'en face d'une migration accélérée, rien ne dit que même ces machines auraient su résister. Je n'aurais pas parié il y a trois ans sur la dérive yougoslave. Pour l'éviter, il est effectivement capital d'établir un tissu européen fort.

J. D. Vous avez une attitude sociologique, ou morale, devant le monde ? Vous observez ou vous préconisez ?

U. E. Je crois que la morale est un problème individuel, tandis que la sociologie est une attitude scientifique. Je peux comprendre et justifier une société où on pratique le cannibalisme rituel, tandis que ma morale m'empêche de manger mes semblables. Autre exemple : la civilisation occidentale a prolongé la vie. Est-ce que c'est une valeur ou non ? Pour moi la durée de la vie moyenne est une valeur. Donc une bonne raison pour dire que j'accepte cette civilisation occidentale au-delà de tous ses crimes. Je ne suis pas de ceux qui prônent un retour en arrière.

J. D. Notre civilisation a fait du progrès une vertu cardinale. On y oppose une vision ethnologique des civilisations. Quelle est celle dont vous vous sentez le plus proche ? Y a-t-il une hiérarchie ou tout se vaut ?

U. E. Je crois au progrès mais pas d'une façon farouche, c'est-à-dire je ne crois pas que tout ce qui est nouveau est nécessairement meilleur. L'avion génère des ennuis, mais est indispensable, tandis que je vois très bien une civilisation sans voitures. Arrivé au-delà d'un certain seuil, le progrès consiste en l'élimination des voitures, en particulier dans les villes. Dans votre appartement, lorsque la bibliothèque déborde, vous décidez que certains livres qui étaient importants le sont moins, vous les envoyez à la campagne. Il ne faut pas avoir une idée linéaire du progrès, mais plutôt une idée corrigible. La civilisation européenne est une notion révisable.

J. D. Que devient l'Europe quand la tendance du monde est, du fait des médias, des voyages, de la vitesse, de la mondialisation des échanges, de la mondialisation même des conceptions, de tendre vers une unité terrienne, vers une planétarisation des usages ?

U. E. Tous les aéroports se ressemblent. On se retrouve dans la même civilisation, la même musique, les jeunes gens portent les mêmes jeans. Mais encore une fois, je crois que la planétarisation européenne sera différente de l'américaine. Parce que si vous amenez en Amérique un Portoricain, un Mexicain, en quelques années ils auront appris un peu d'anglais et leurs habitudes seront devenues des habitudes américaines. En Europe, vous introduisez les blue-jeans, le Coca-Cola, le rock, toute la culture urbaine américaine et vous constatez qu'un jeune Français se distingue d'un jeune Italien. Ils ont plus de choses en commun qu'auparavant, mais ils restent malgré tout bien différents... L'autre jour, j'ai allumé la radio et il y avait du rock français, c'était du rock, mais ce n'était ni du rock américain ni du rock

italien. C'était du rock français. On l'entend. C'est un style. C'est-à-dire qu'il n'y a pas une « rockisation » générale de l'univers. L'Europe conserve des styles nationaux d'acceptation des modèles planétaires. Probablement là où cela en vaut la peine.

Propos recueillis par Max Armanet

Article initialement publié en novembre 1992 dans le hors-série N° 13 du « Nouvel Observateur » : « les 30 Capitales culturelles de l'Europe par leurs grands écrivains ».

[Nouvel Observateur](#)

oOo